

« Regard de chat »

Par Julie Delfour

C'est dimanche. Ç'aurait tout aussi bien pu être lundi, vendredi ou mercredi, mais c'est dimanche. Il fait un temps maussade, très peu d'oiseaux se dérangent pour chanter. Sur la murette qui entoure la terrasse de la villa, j'observe depuis le lever du jour deux fichus papillons qui se tournent autour sans jamais se rattraper, et je guette d'une oreille distraite le concerto pour grillons qui se joue sous l'herbe du jardin.

C'est difficile d'imaginer qu'un simple chat puisse apprécier la musique. Pourtant je l'apprécie, en vieux chat que je suis devenu, même si lorsque j'étais chaton, j'aimais poursuivre ces insectes stridulants que j'écoute aujourd'hui.

Les papillons m'ont toujours exaspéré. Ces deux-là ont l'air stupides. Dès que je les vois, je les reconnais tout de suite : ce n'est pas difficile, ce sont les mêmes qui s'obstinent depuis le début de l'été. Et moi, trop faible, je ne peux que les contempler bêtement du haut de ma murette et de mes dix-sept ans, les pattes pendantes et la queue flasque.

Cela fait presque deux ans que je ne quitte cet endroit qu'en cas de force majeure : mes articulations n'ont plus la jeunesse nécessaire pour supporter mes kilos superflus. Aussi, je reste couché en attendant que le temps passe. Je ne fais plus d'exercice. Je n'ai jamais aimé courir, et, de toute façon, je ne peux pratiquement plus me le permettre. Au demeurant personne ne m'en tient rigueur. Personne même ne s'en rend bien compte. Lorsqu'ils m'ont ramené à la villa, Georges et Mathilda se fichaient pas mal que je me dépense. Maintenant il ne leur reste que leurs nombreuses années, ils n'ont besoin que de ma présence, et tant pis si ladite présence avachie passe ses journées sur la murette dans le jardin.

Contrairement aux autres chats, j'ai horreur de rôder après le coucher du soleil, ce n'est plus de mon âge. Et puis j'ai depuis longtemps perdu le goût de la chasse : à l'heure où d'autres poursuivent jeunes mulots et campagnols, Mathilda affiche un sourire édenté sur le pas de la porte, avec à la main un plat de boulettes au foie qui nourrirait quinze chats de campagne.

Quant à ma hantise de la pluie, c'est une affaire d'instinct plutôt obscure. Je n'ai jamais cherché à l'éclaircir. Dès les premières gouttes, je déploie ma carcasse, descends de la murette et vais me réfugier lourdement à la villa. C'est tout. La seule question que je me pose alors est de savoir si mon perchoir séchera vite après l'averse, je ne me préoccupe plus de rien d'autre.

Il est 9 heures. La longue horloge en bois dont les coups traversent les murs vient de sonner huit fois (elle retarde toujours d'une heure depuis l'époque d'une de mes anciennes crises de folie). Georges a dû se réveiller. Mathilda dort encore de ce sommeil abruti, proche du coma.

Ces deux papillons m'exaspèrent.

« Momor ! viens vite, le chat ! » C'est la voix chevrotante de Georges. Je soulève ma queue par réflexe, il m'en reste encore quelques-uns. Georges approche, car il sait pertinemment que je ne viendrai pas. Je miaule, par simple sollicitude. Il me caresse une

fois sur le ventre, une autre entre les oreilles. Cela suffit à déclencher le plus rudimentaire, le plus stupide processus de manifestation féline : je ronronne.

Comme il semble fatigué ! Ses petits yeux enfoncés n'ont presque plus d'éclat. Le droit est vitreux. Depuis l'an dernier, la cataracte le ronge et lui interdit les images de l'extérieur. C'est dommage, Georges était un bon dessinateur. Il l'avait prouvé en faisant mon portrait sur la murette juste une semaine après mon arrivée. Tout chaton, j'avais déjà une prédilection pour elle. Le dessin au pastel est juste au-dessus de la télévision, dans le salon. Dessous, Mathilda a brodé mon nom en six lettres de fil : « Laymor ».

C'est elle qui a choisi de me baptiser ainsi, ou plutôt le calendrier en a décidé pour elle. Elle tient à ses principes : tous ses chats – et Dieu sait qu'elle en a eu avant moi – portent le nom qu'affichait le calendrier le jour de leur venue. C'est une question de tradition. La chatte dont la photo trônait sur le petit poste et à laquelle j'ai succédé s'appelait Philippe. Je suis arrivé le jour des morts. Mathilda, un moment embarrassée, tint à conserver ce nom ridicule. « C'est un signe », a-t-elle dit. Georges ne put qu'en faire changer l'orthographe.

« Tu es un brave chat, tu sais ». Je le sais. Ce qui m'agace, c'est l'adjectif : il m'enfoncé dans ma paresse. Mais Georges ne l'emploie jamais avec ironie ni dérision ; il m'aime trop pour cela.

Sa main ridée tremble un peu quand il me caresse. Plus le temps passe et plus il a du mal à la maîtriser. Lui s'en fiche ; je crois que s'il m'aime autant aujourd'hui, c'est parce que moi aussi, je... « Mathilda, viens donc voir comme le chat est mignon ce matin ! » Et Mathilda apparaît à la porte, tel un spectre dans sa robe de chambre vert bouteille.

Elle avance avec difficulté depuis sa récente opération de la cheville. Il lui faut se servir d'une canne pour marcher correctement, et encore.

Lorsqu'elle se penche sur ma fourrure afin de l'embrasser, son visage fripé de rides et son sourire édenté me font peine. Elle a tellement vieilli ! Elle a tout vu, touché, admiré de ses yeux délavés et désormais humides en permanence. Son expérience des chats est inégalable ; pas un seul trait de mon caractère ne lui échappe. Elle me connaît mieux qu'elle ne se connaît elle-même. C'est peut-être grâce à cela qu'elle me frotte le menton de cette façon si particulière, si délicieuse. Personne mieux qu'elle ne décèle mes points sensibles, ces endroits précis qui me font oublier jusqu'aux douleurs d'articulations lorsque je m'étire de plaisir.

Elle a vieilli, la terre entière a vieilli avec elle et je n'ai pas échappé à l'engrenage, mes rhumatismes l'attestent avec hargne. En dépit de la chaleur emmagasinée par la murette en plein soleil, ils ne cessent de me faire frissonner. Ces douleurs lancinantes, elles, ne vieillissent pas. Au contraire, elles semblent se nourrir de la déchéance dans laquelle je m'enfoncé un peu plus chaque année. Pourtant si je souffre, la faiblesse, l'habitude rendent le mal plus supportable, et les deux fichus papillons sont les seuls qui m'aident à le désenparer, même s'ils m'exaspèrent.

Mathilda et Georges me caressent de leurs regards de petits vieux arthritiques. Georges se lève, pose machinalement ses mains sur son dos en même temps qu'une grimace sur ses lèvres bleutées. « Tu dois avoir faim, dit-il, je vais faire chauffer ton lait au sucre. »

Mathilda fait glisser ses yeux suppliants vers ceux de mon maître. Georges l'aide à se relever. Elle sourit ; commence alors leur longue marche tremblante jusqu'à la villa...

Je n'ai pas faim. Mon appétit va d'ailleurs en s'amenuisant. Que pourrait bien réclamer l'estomac d'un chat vautré en permanence sur une murette en plein soleil ? Je me lève quand même pour ne pas leur donner d'inquiétudes. Je daigne quitter la murette, pour la première fois de la journée, en abandonnant les deux papillons stupides. Je frissonne au contact de l'herbe humide contre mes coussinets, que je secoue d'un réflexe instinctif. La villa paraît être à des kilomètres ; je m'en approche en clopinant, je ne vais pas plus vite que si je rampais.

La température n'est pas élevée pour une matinée estivale, mais il fait tout de même sacrément chaud sur la brique rose de la murette. J'ai bu – sans grande conviction – mon lait au sucre, et je suis revenu. C'est idiot à dire, mais les deux papillons me manquaient.

De nouveau seul avec mes pensées, j'observe en silence ma carcasse de chat qui se défait. Les années ont éparpillé sur leur passage le plus gros de ma fourrure, il ne reste que des touffes de poils clairsemés sur ma queue jadis adorable et panachée.

Je revois avec trop de lucidité le temps où j'ai été si malade. J'avais perdu tout mes poils d'un seul coup. Mathilda était en larmes à chaque fois qu'il fallait débarrasser mon panier de poignées entières. Toutes mes tigrures s'étaient envolées. A la place, ma peau blanche contrastait avec des taches rougeâtres qui proliféraient à grande vitesse. J'ai passé plus de deux mois nu comme un ver et loin de ma murette, enfoui dans les profondeurs malades de mon panier.

Puis les poils ont repoussé, les boutons ont progressivement disparu et ma peau nue s'est recouverte d'un duvet fin et soyeux. Même les tigrures ont refait leur apparition : j'arborais à nouveau le pelage commun à tous les gouttières, et cela me bouleversait. J'avais fini par guérir contre toute attente. Cependant des séquelles ont persisté, m'affublant d'une queue presque imberbe.

Il n'est pas rare, aujourd'hui où ma résistance a diminué, que je tombe malade, mais ce sont de petites maladies, bénignes. Celle qui avait failli m'emporter m'a en quelque sorte immunisé contre les mauvais microbes. Maintenant que je suis tiré d'affaire, une partie embrumée de ma mémoire de chat dynamique se demande s'il n'aurait pas mieux valu...

« Rentre Laymor, tu vas avoir froid ! » La voix éraillée de mon vieux maître vient de me tirer de mes sombres méditations ; bien que je n'aime pas qu'on les interrompe, je lui suis tout de même reconnaissant. J'aurais adoré rester là et mourir sur ma murette. Mais l'autre partie de moi a décidé de se lever et de rejoindre la silhouette à l'allure ravagée qui vient d'émettre le cri de ralliement.

Mathilda est assise dans le salon, sur le canapé recouvert de dentelle, elle regarde la télévision. Voici en quoi j'admire les humains : ils trouvent toujours quelque chose qui permet de s'ennuyer sans se sentir seuls pour autant, du moins en apparence.

Avant, lorsqu'elle avait encore la force et la possibilité de monter à l'étage, elle passait des journées entières, assise contre la fenêtre aux vitres salies par les traces de ses doigts. Sa plus grande satisfaction était de regarder passer trois chiens errants remontant vers la décharge publique et passant près de ma murette, dans le seul but d'attendre leur retour. Pendant qu'elle patientait, et pour oublier le temps, elle rapprochait ses dents jusqu'à ce que seules les pulsations fatiguées de son cœur les mette en contact. Je n'ai jamais vraiment compris comment une telle manœuvre pouvait entretenir son bonheur, mais le fait est qu'elle semblait sourire et presque s'émerveiller de ce petit remue-ménage qui en ces instant l'absorbait tout entière.

Depuis qu'est arrivée la télévision, elle ne monte plus ; les trois chiens ne passent plus non plus comme s'ils regrettaient de ne pas être contemplés sur leur passage. Peut-être sont-ils morts.

Sur le petit écran, les images se suivent et se ressemblent. Certaines plus que d'autres ont le don de faire sourire les yeux liquides et abîmés de ma maîtresse. Les années grignotent son visage, comme le temps burine les mains de Georges. Celui-ci me gratte le dos, puis me soulève et me dépose doucement sur ses genoux alors qu'il s'installe à côté de Mathilda.

Ses genoux étaient moelleux, rembourrés, ils sont devenus secs et décharnés, très inconfortables, mes rhumatismes en souffrent. Mais je dissimule ma douleur ; je ne veux pas l'imposer à Georges : il a l'air tellement heureux de malaxer mes touffes de poils que même Mathilda ne reconnaît pas l'homme qui le matin déprime au fond de son lit.

Sur le petit écran qu'ils regardent avec une tendresse affligeante, les images évoluent, se déplacent, s'intercalent en formant des élucubrations mouvantes. Le mot « Fin » se dessine lentement, frappant l'œil de son blanc aigu sur fond d'étoffe noire : le feuilleton préféré de Mathilda cède la place aux publicités. Fluides jusque-là, les images prennent une cadence sèche pour présenter de nouveaux toasts, plus tendres, de nouveaux restaurants, moins chers. Georges se concentre et accommode pour essayer de surmonter l'opacité du voile sur son œil. Et brusquement une musique douce sur fond bleu marine annonce l'interruption momentanée des programmes. Les mains de Georges se crispent un peu. Mathilda fait cesser sont éternelle mastication imaginaire et plonge dans les profondeurs du bleu. Un silence effrayant se répand, que seule la mélodie frêle meuble en partie.

Auparavant, je n'avais pas remarqué l'excès de solitude et d'anxiété que faisait apparaître chez mes vieux maîtres une telle interruption. Non, jamais. Enfin, dans cette atmosphère de malaise, tout finit par se détendre au son du générique du *Jeu de l'argent*. Georges cesse de tyranniser ses ongles, Mathilda recommence à mastiquer. Moi aussi, je me sens mieux, hors de cet étrange coma. Par solidarité, peut-être, surtout par un inexplicable soulagement.

Les jeux télévisés sont les meilleurs moments de la vie de Mathilda, hormis l'heure de son feuilleton préféré : *Du soleil dans la brume*. Le présentateur, d'une hypocrisie mielleuse, se répand en compliments sirupeux qui la rajeunissent pendant deux ou trois minutes.

Et le jeu s'installe, plus agaçant encore que les deux papillons sur la murette. J'aurais voulu m'éclipser discrètement, mais Georges qui me retient entre ses mains calleuses aurait une fois de plus déploré mes intentions qui le rendent malheureux. Je ne bouge donc pas. Je prends même un air dégagé malgré les crampes et la médiocrité du spectacle infligé par les candidats. A côté de ceux-là, mes papillons n'ont vraiment rien à se reprocher.

En dépit des gloussements vulgaires préenregistrés, du sourire dégoulinant du présentateur, la tension des trois candidats saute aux yeux. Une des dames affiche, sous les manches de sa chemise « rose-avec-des-brillants », deux auréoles sombres. L'homme à sa droite est agité de tics et de soubresauts ridicules tandis que l'autre dame bat des mains, laissant rebondir ses pommettes luisantes chaque fois qu'elle marque un point. Tous exultent sous les rires synthétiques envoyés pour l'occasion, lorsque la dame aux pommettes luisantes remporte la cagnotte largement vantée par le présentateur.

Encore une fois et comme chaque jour à midi, je quitte le salon, éccœuré. Mathilda est encore sous le coup de ce triste déploiement d'humanité quand je retourne à ma murette.

Les papillons sont partis, ils en avaient peut-être assez de m'attendre... De toute façon, ils m'exaspéraient. Sur la brique brûlante, j'ai du mal à m'installer, comme Georges, quand il se fait couler un bain trop chaud. Je parviens à m'allonger complètement au moment où mes maîtres se mettent à table pour leur repas de midi : purées fluides et viande hachée, presque toujours. Avec une ribambelle de petites capsules de toutes les couleurs.

Je connais leur emploi du temps par cœur : il ne change jamais et revient d'une semaine à l'autre avec une précision attristante. Je sais tout de leur vie comme ils savent tout de la mienne, et plus le temps passe, plus la leur me déprime.

Je crois que cette douleur revient. Je n'ai pas envie de les rejoindre à table, pas envie de regagner la villa, pas envie de la regagner jamais. Je veux demeurer sur ma murette jusqu'à m'y dissoudre sous le poids de la vieillesse, de la solitude et de l'horrible répétition du quotidien.

C'était dimanche. Ç'aurait tout aussi bien pu être lundi, vendredi ou mercredi, mais c'était dimanche.